

La commedia dell'arte de Giorgio Silvestrini

28



et fugaces. Impossible de ne pas se questionner sur un quelconque sens, sur une énigme à percer, un message à décoder. Pourquoi ce cartou sur ce drap ? Quel lien unit ce petit bouclier sculpté et les cartes à jouer ? Pour autant, est-ce que nous nous interrogeons de la sorte lorsque nous déposons religieusement un crayon près d'un bougrier sur le rebord d'une cheminée ? Non, évidemment.

En ce sens, les peintures de Giorgio Silvestrini sont des interrogations sur le caractère construit des choses du monde qui nous entoure. À l'image de Max Ernst, l'artiste cherche volontiers « à rassembler de deux réalités distantes sur un plan étranger à toutes deux ». Ce principe d'association rationnelle des figures hétérogènes, ou le bien sens comme la logique font défaut, est proche du « modèle intérieur » que réclame André Breton. Pour le théoricien surréaliste, il s'agit d'opposer aux valeurs fondant la réalité, non pas d'autres valeurs, mais une pratique. Cette déconstruction du réel passe par la remise en cause du langage, des signifiants et des signifiés, des regens d'expression, ou bien encore, des frontières entre rêve et réalité.

Chez Giorgio Silvestrini, cette remise en cause s'illustre par divers jeux sur la phonétique des titres attribués à ses tableaux, des références au monde de l'art, des associations d'évocation ou une plume devient un arbre, ou encore, utilisation d'une palette usant de gris-bleus argelés, de roses et verts tendus, pour renforcer l'atmosphère de l'atmosphère. Chaque composition est dépouillée de tout repère spatio-temporel, et conquise des perspectives qui se confrontent – empiriques, remémorées, voire cavalières –, dans un espace qui paraît toutefois équilibré et rationnel. Encore et toujours, Giorgio Silvestrini défie le masque des apparences, enchevêtre la fonction autogénérée de notre pensée, pour libérer le réel de la logique... ou la logique du réel.

■ Anne-Laure Perassin



GALERIE EN HÔR
156 Boulevard Haussmann, Paris 9^e
Giorgio Silvestrini, Autunno

En cette nouvelle rentrée, les cimaises de la galerie Eva Hober se couvrent d'énigmes signées du pinceau de Giorgio Silvestrini. Ces toiles aux accents métaphoriques, évoquant l'univers d'un autre Giorgio, mettent en scène objets et personnages dans un mystérieux jeu de correspondances et d'apparences. Si tout semble immobile et calme, l'exposition Autunno soulève pourtant de nombreuses questions. Par commencer son titre : référence à la perspective inversée ou métaphore des anciens dispositifs de lecteurs cassettes ? Le champ des lectures semble ouvert.



Portrait de Giorgio Silvestrini
Autunno, 2010, huile sur toile, 1,2 x 1,20 m

« Beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie. » À la découverte de l'univers de Giorgio Silvestrini, la citation de Lautréamont résonne comme une évidence. Un volier en bois pour enfant crée deux baguettes de mikado, un vase jaune en grès contrastant une longue ligne ascendiante que le réel, trois maquettes pour figures au-dessus desquelles sont suspendues des boules de papier froissées, ou encore, au premier plan, une femme captivée par le pic décoratif qu'elle tient entre ses mains. Rien ne semblait désirer ces éléments à partager la même scène d'un tableau. Pourtant, Giorgio Silvestrini les a réunis dans une composition qui, de surcroît, se joue de la logique spatiale. Cet artiste italien – comme la chanteuse son nom – explore le réel construit par le langage, l'ordre et la raison, en élaborant des maquettes ou se reconstruit objets intimes, chers ou créés, pour les immortaliser sur toile. Ce passage du tridimensionnel au bidimensionnel lui permet d'illuminer un nouvel espace, pure figure de perspective, qui n'a plus de connotation, et qui, par conséquent, devient énigmatique.

Tels les acteurs d'un théâtre hallucinatoire, personnages et objets coexistent dans un même monde, apparemment inexplicable. Tous appartenant à la même composition, ironiquement soignée et déclaratoire. Car oui, il y a une touche satirique dans ce silence monodique, ou rien ne semble tenir du hasard, mais bien d'une organisation finement orchestrée. Tout est rendu avec une objectivité méticuleuse et réfléchi. Il n'y a que la régression de toute relation et de toute signification, ce qui nous pousse à créer des connecteurs rationnels

30



L'été, 2010, huile sur toile, 90 x 110 cm

Autunno, 2010, huile sur toile, 145 x 114 cm

31